

Didier Laroque, *Deux histoires romaines*, aux éditions de la Coopérative, mars 2024.

Disons-le d'emblée, il s'agit, dans le dernier livre de Didier Laroque, *Deux histoires romaines*, de propos éminemment spéculatifs, méditatifs. Plus encore que dans ses autres romans, il s'agit de conjoindre la littérature et le concept. Didier Laroque poursuit ainsi sa recherche de l'harmonie.

Deux aventures nous sont présentées, où il s'agit d'énigmes, qu'il s'agisse de retrouver un objet sacré ou de parvenir à devenir autre à soi-même. Celles-ci sont émaillées de propos, de réflexions des personnages, à teneur clairement philosophique.

Les voix sont alors particulièrement nombreuses, en particulier dans la première histoire, et les protagonistes sont tous ou presque des gens qui pensent. Une question s'impose d'entrée. Et si tous ces personnages n'étaient au fond que les représentants d'un seul Sujet ? La psychanalyse ne nous apprend-elle pas que le sujet de l'individuel se confond avec le sujet du collectif ? Nous aurions ainsi de nombreux éclats, des fragments, des bribes de discours pluriels qui seraient néanmoins propres à un seul sujet. Le sujet de la pensée véritable ? Qui à travers les époques serait toujours le même ? Le sujet de la juste énonciation spéculative ? Ce qui est sûr, c'est que tous ces discours sont emprunts d'une profonde cohérence, qu'ils se répondent, se renvoient l'un à l'autre, parfois dans leur opposition même. Le roman de Didier Laroque, à partir d'une somme de particularités, touche ainsi à l'universel. Sans pouvoir le nommer directement il touche au « réel sous la réalité ».

Puisque ce qui visé est l'harmonie, l'équilibre, ne pouvons-nous pas aussi dire qu'il s'agit, à travers toutes les voix singulières des personnages, de parvenir à laisser au sein même de l'énonciation la pensée se penser ? Est-ce pour cela que Dieu apparaît dans la seconde histoire comme étant lui-même le narrateur ? Qui d'autre que Dieu peut en effet laisser au présent la pensée se présenter dans le souffle même du Verbe ? Quoi qu'il en soit, l'harmonie, par une grâce qui confine alors au sublime, est touchée.

Les romans de Didier Laroque sont reconnaissables entre tous par leur singulière langue. Le plus grand soin est apporté au dire, le mot doit chaque fois être au plus près de la chose. Si le désir est la désinence même du dire, nul doute que nous ayons là son déploiement le plus pur. Quand on recherche l'harmonie comme telle, il ne faut jamais céder sur cette pensée fondamentale : le présent est ce qui se présente et l'énonciation elle-même participe alors du principe.

Il existe ainsi une manière d'être au monde très particulière, qui fait que la méditation, la réflexion, se fait toujours au plus près de la langue. Cette dernière s'origine néanmoins toujours d'une expérience. Une attention très fine est

accordée à ce qui se donne en un perpétuel jaillissement. Cela peut se lire dans les descriptions extrêmement précises des objets posés dans le monde. La réalité, pour l'écrivain, est en effet toujours pleine de mots.

Mais laissons le style de Didier Laroque dire lui-même ce qu'il en est :

Les bibliothèques étaient bondées. Outre les livres pléthoriques aux signets fanés qui affaissaient les rayonnages, des vestiges de marbres, des plâtres, des coraux, des polyèdres menuisés gravés de chiffres accablaient les corniches ; quelques tableaux aux cadres épais étaient fixés aux montants formés en pilastres. Les pans de murs que n'occupaient pas ces meubles éléphantiques, harnachés à l'orientale, étaient doublés de peintures, dessins, gravures, photographies.

Ou encore :

Les lettres emportèrent Pierre-Henri au milieu des anfractuosités d'une falaise calcaire creusée de grottes secrètes, auxquelles on accédait en rampant par d'étroits conduits ; on y trouvait des jarres en glaise cachetées de bitume marin, qui protégeaient d'antiques rouleaux manuscrits.

Puis :

Par la lumière profuse, dévastatrice, Paule eut l'imagination d'un égaré agonisant au milieu de sables désertiques ; s'y associa le souvenir d'un midi caniculaire à Modène : réverbération contre la pierre, enfoncement d'ombre des arcades, nul habitant. Le lendemain, elle nagea seule devant Taormine ; la vue de l'Etna était saisissante. Dix minutes après : un grondement sourd, des nuages, des éclairs, une pluie battante ; elle s'abrita à l'intérieur d'une cabine de bain.

Revenons aux deux histoires. Dans la première, Paule, mélancolique, lasse, tient à faire quelque chose de sa vie, elle voudrait devenir quelqu'un d'autre. Elle s'éveille progressivement à la vie de l'esprit. Le souvenir des paroles de son ancienne professeuse sera alors son guide. « Avez-vous beaucoup de contentements ? » « Doit être considéré d'ordre supérieur ce qui se manifeste aux sens ainsi qu'à la conscience et ne peut néanmoins devenir l'objet d'un savoir. » « La place absolument vide est occupée. » « Le vide, haut degré de la présence. » « La considération est tout. » « On ne doit pas triompher, on doit devenir meilleur. » « Rencontrer l'isolé au cœur de l'isolement, l'humilité divine en l'humilité humaine. » « Demander de comprendre immédiatement, est ce qu'il faut éviter. » Irène se révèle une véritable mystique. Il s'agit d'expérimenter l'amour de Dieu. La raison ne peut rien dans l'affaire. Il s'agit de parvenir à se déposséder de soi-même pour atteindre l'absolu.

Paule, non sans angoisse, cherche une nouvelle voie. Elle voudrait parvenir à passer du paraître à l'être. En elle deux parties de la conscience s'opposent. Le sens commun voudrait qu'elle s'occupe de sa vie matérielle pour se mettre à l'abri du besoin. La vocation, chemin vers la connaissance absolue, impose à l'inverse le retrait. Un choix est nécessaire.

Ce choix n'est-il pas un choix forcé ? Paule, avant de voir le fantôme d'Irène, ne désirait peut-être pas ce qu'elle voulait. Plus certainement, elle ne voulait pas ce qu'elle désirait. Tel était le conflit, source du clivage. À la fin de la première histoire, il y aura résolution. Si l'histoire de Paule s'ouvre avec une hallucination – et quoi de plus réelle qu'une hallucination ? – elle se ferme lorsque quelque chose lui est dérobé. Cette perte la rendra à son désir véritable, qui cessera alors de s'opposer à sa volonté. Elle aura accédé à une nouvelle connaissance sur elle-même. Elle aura changé.

Dans la seconde histoire, Pierre-Henri s'élance « vers quelque chose de monumental qu'on ne peut pas connaître ». Sa recherche le mènera dans une ville sacrée où il sera assassiné. Ses notes et ses biens auront été donnés en héritage à deux amis, Laure et Paul, qui continueront à chercher ce qui le captiva tant. Il s'agit alors d'une quête éminemment spirituelle.

Ce qui fait le lien entre les deux romans ? Un événement singulier fait basculer une existence. Paule hallucine le fantôme d'Irène. Paul, au cours d'une balade, tombe en contemplation, accède « à une conscience directe de l'absolu ». Il va alors s'agir de rendre la vie pensive.

Le propos, dans les deux histoires, même s'il est mêlé d'intrigues et d'aventures, est hautement philosophique. Il s'agit principalement d'exposer une pensée de l'art et de l'artiste véritable. C'est désormais le neveu d'Irène, Lantérim, qui prête sa voix.

Quand il s'agit de l'art :

Une œuvre d'art ne s'identifie pas à ce dont elle est l'image visible. La matière qu'elle représente *rend présent*, non ce qui touche les sens, mais ce qui leur oppose un refus. [...] L'admirable est la révélation d'un opposé au décor mondain, qui le passe absolument quoiqu'il lui soit inhérent. Il s'agit de voir avec l'esprit l'invisible dans le visible. Cela circonscrit l'objet du désir ou du devoir humain, car l'homme ne saurait être homme sans qu'il soit requis par plus que les apparences.

Et encore :

L'admirable est la transparution d'un temps qui ne s'identifie pas à l'irréversible ruine de la matière. Quelle valeur suprême prétendons-nous substituer au perpétuel ? Un tableau sera admirable s'il se détache du mouvement des montres, s'il ne se rapporte pas au même ordre temporel que les activités triviales

simultanées ; s'il se conserve vif après que les circonstances de sa production seront effacées ; s'il relève à jamais du présent et s'identifie à lui. L'art nie l'histoire.

Au sujet de l'artiste :

Parmi l'inévitable circonstance, comment l'artiste atteint-il l'éternel ? Il lui faut se déposséder, au sein du sensible, de tout objet sensible. Et de tout objet. L'œuvre n'est œuvre que pour autant qu'elle est privée d'objet. Alors, elle participe à la nature divine (Réalité première, Un, Principe ; ou entité indéterminée du néoplatonisme que l'on voudra) et mérite l'admiration. Cet abandon de l'objet constitue la difficulté même de représenter : il faut anéantir, précisions-le, identité, significations... les multiples formes du bavardage et des affaires passagères.

Et :

Représenter revient à énoncer Dieu ; afin d'y participer. Le renoncement à la volonté personnelle réalise la participation, et un loyal usage de l'artefact choisi est le moyen artistique de l'humilité : *technè* vaut ascèse. – S'unir à Dieu : but de la recherche, désir satisfait ou devoir accompli. Repos.

Qui représente de manière authentique rend présent le monde uni à ce qui le crée : une harmonie souveraine contiguë à la réalité. Il contemple. Il accède à une conscience directe et extatique de Dieu. Une fugitive paix l'atteint au tréfonds. Il se sent aimé.

La transmutation de l'absolu principiel est l'admirable d'une œuvre d'art ; elle conditionne la mémoire définitive que laisse l'œuvre quand l'époque de son émergence est révolue.

Nul doute que ces *Deux histoires romaines*, qui auront su nous mettre en haleine à l'aide de palpitantes aventures au sein même du contemporain, tout en ne cédant en rien aux plus hautes spéculations théologiques et philosophiques, resteront comme une pièce maîtresse de l'œuvre de Didier Laroque. À notre époque de retrait presque total de l'Esprit, comprendre ainsi que l'on peut encore tout à fait vivre auprès de l'Absolu est pour nous un véritable Salut. Que Didier Laroque en soit ici vivement remercié.

Nicolas Floury